Notion n°1 : La conscience

Introduction :

Définition :

La démarche philosophique s’enracine dans une activité spécifique de l’homme qui est la pensée. Le terme « pensée » vient lui-même du latin *pensare* qui signifie peser, estimer, apprécier (vient de *precium* en latin, le prix).

A partir de cette étymologie, on peut considérer que penser, c’est examiner, observer, s’arrêter, pour considérer avec attention une réalité. Si cela est possible, c’est parce qu’il y a en nous une brèche, une fissure, qui brise l’automatisme du conditionnement (obéir aveuglement à un ordre, agir par pure habitude etc.) ou de l’instinct. Cette attitude n’est possible que par ce qu’elle s’appuie sur un support qui est la conscience.

Autrement dit, la conscience est le support de la pensée.

Les problèmes posés par cette définition de la conscience :

Extrait n°1 : Hegel, *Propécleutique, Doctrine du droit.*

*Comment la conscience est-elle définie ?*

Dans cet extrait, la conscience est définie comme « la relation du Je à un objet, soit intérieur soit extérieur », c’est la modalité qui permet d’appréhender le monde qui nous entoure et le monde de notre pensée, en le mettant à distance de nous par la parole. La conscience peut nous permettre de revenir à nous même, en plaçant nos souvenirs à distance de nous par la parole, en en faisant des objets qui se détachent de notre « moi » et que l’on peut alors appréhender (au travers d’une introspection).

*Sur quoi s’exerce-t-elle ?*

La conscience s’exerce sur les perceptions sensibles, qui peuvent capter des objets qui seraient censés exister indépendamment de nous, mais aussi sur « des objets qui ont leur fondement dans l’esprit même », c’est-à-dire des objets qui ne sont que des pures créations de notre pensée, de notre pensée réfléchie, qui sont le produit « d’un monde *intelligible* ». Les objets sont des réalités que nous plaçons devant-nous mentalement.

*Que représente ce « Je » ?*

Je est le sujet pensant, c’est-à-dire l’auteur conscient de ce qu’il dit et de ce qu’il fait, on considère ici qu’il possède un libre-arbitre, et qu’il est responsable moralement.

Extrait n°2 :F.Alquie, *La conscience affective*.

*Comment s’exprime la conscience : quelles sont ses différentes façons de se rapporter au monde ?*

F.Alquie semble distinguer, par son exemple de la « douleur vive » et de la « douleur vivement ressentie », les expériences qui s’imposent à notre conscience et qui ne dépendent pas de nous, et les expériences dont l’état dépend surtout de l’attention qui porte notre subjectivité. D’après cette distinction, on peut établir deux niveaux de conscience, la conscience passive, spontanée (dont relève des sensations comme la douleur qui s’impose à nous), et la conscience réfléchie, attentive (qui conscientise la douleur en faisant un objet de pensée, de réflexion).

Toutefois, bien que F.Alquie tende à distinguer les expériences conscientes qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous, il sous-entend une position plus nuancée, en tant que notre subjectivité peut amplifier ou atténuer la douleur d’une expérience qui s’est imposée à nous, bien que, jusqu’à un certain point, il n’est plus possible de sentir autre chose que « le poids de l’affectif ».

Bilan texte 2 : Pour F.Alquie, il existe deux niveaux de conscience, la conscience passive, spontanée, (la conscience des expériences qui s’imposent à nous) et la conscience réfléchie, attentive (la conscience qui nous donne l’impression d’être actifs et de pouvoir agir sur nos ressentis, sur la représentation subjective que l’on se fait du monde).

Extrait n°3 : Freud, *Essais de psychanalyse appliquée ; « une difficulté de la psychanalyse »*

*Quel type de connaissance la conscience peut-elle bien nous procurer ?*

Selon Freud, la connaissance du monde et de nous-même que possède la conscience humaine, est incomplète, et surtout, elle a l’art de se faire passer pour une connaissance suffisante du monde, qui, l’écrasante majorité du temps, ne fait que nous bercer dans « l’illusion » que nous apprenons « tout ce qui est le plus important ». Ce leurre de la conscience est si efficace, qu’il empêche, selon Freud, de connaître véritablement son « âme », nous sommes toujours « faussement renseignés » sur nous-mêmes, si bien que lorsque nous nous ressentons le besoin de connaître le monde ou de nous connaître pour réaliser quelque décision, ou mettre fin à quelque « conflits instinctuels », notre volonté s’avère aussi pauvre de fondements à apporter à ses raisons d’agir, que ne l’est notre conscience, de connaissances sur elle-même et sur le monde. En grand théoricien de la psychanalyse, Freud soutient ainsi la nécessité de rentrer « profondément » en soi-même, afin d’apprendre à se connaître, et de pouvoir plus pleinement se maîtriser, et éviter par là le développement des maux psychologiques, qu’aurait pu subir notre esprit, si nous ne les avions pas identifiés au préalable. C’est ainsi en apprenant à se connaitre, à accéder à son inconscient que l’on peut se montrer de plus en plus « averti » à tout ce qui d’ordinaire « passe » dans notre âme sans que nous y fassions attention, en faisant émerger jusqu’à la lumière de la conscience, et par l’effort de l’introspection, toute une part de notre être qui était demeurée dans les ombres opaques de l’inconscient, que l’expérience habituelle du monde n’essaye pas particulièrement de dissiper, au contraire, elle semble s’en accommoder en ignorant leur existence.

Bilan texte 3 :

La conscience ne nous procure qu’une connaissance incomplète du monde et de nous-même.

Freud établit implicitement une distinction deux composantes de l’esprit, que sont la conscience et l’inconscient (inconscient *que l’on pourrait partiellement révéler par l’introspection ?*). Il considère que l’inconscient pourrait agir sur la conscience à son insu.

Remarque générale (avant la correction) :

La conscience n’est pas seulement le support de notre pensée, c’est plus généralement le théâtre psychique où se représente le monde. Une représentation du monde, qui dépend (selon les auteurs de notre étude), et de l’expérience sensible du monde qui s’impose à nous, et de la subjectivité que nous ajoutons à cette expérience sensible, une subjectivité dont les effets dépendent eux-mêmes de notre volonté.

Problèmes révélés après l’étude des textes introductifs :

Le terme de conscience est généralement synonyme de pensée ou d’esprit, pourtant, cette notion présente d’emblée un caractère paradoxal. Ce paradoxe s’exprime par le fait que notre conscience a beau accompagné tous nos actes éveillés, il est difficile de dire ce qu’elle est. La conscience est immatérielle, impalpable, abstraite. Néanmoins, la conscience est à l’origine de toutes nos productions (qu’elles soient purement intellectuelles ou matérielles).

Le mot « conscience » vient du latin *cum scientia*, qui signifie avec la science, avec la connaissance. L’étymologie nous indique donc que la conscience est une connaissance qui accompagne[[1]](#footnote-1) nos expériences. Par exemple, il y aurait selon ce principe, une distinction entre le fait de ressentir la douleur, et de conscientiser sa douleur, d’y réfléchir. Cette définition de la conscience n’a véritablement de pertinence que pour définir la conscience humaine.

C’est la conscience qui nous permet de faire la synthèse, qui nous permet de rassembler, d’unifier nos différents états. Elle nous donne ainsi le sentiment de notre identité, l’impression d’être une seule et même personne (du latin *idem*, le même). Grâce à la conscience, nous pouvons transposer une expérience vécue, dans l’ordre de la connaissance. Par conséquent, la conscience humaine peut être définie comme une connaissance des choses et de nous-même. Cependant :

*La connaissance que nous procure la conscience n’est-elle pas limitée ?*

Sachant que la conscience nous permet de nous représenter le monde et nous-même, elle possède forcément des omissions, des « erreurs » diverses, inhérentes à la subjectivité même de la représentation. La représentation ne peut jamais être la fidèle reproduction de la réalité (sauf si l’on croit en l’objectivité absolue de certaines représentations scientifiques), à cause de notre propre constitution, de nos limites, de notre finitude.

Ainsi, si nous percevons la réalité au travers du filtre, du prisme de notre propre constitution :

*Notre conscience est-elle une référence si certaine, pour nous assurer de la véracité de nos connaissances ?*

Pour répondre à cette question, il faut tout d’abord établir une distinction entre deux formes, et deux niveaux de conscience.

I. La spécificité humaine de la conscience :

A. Les deux formes de conscience :

Tout d’abord notre conscience se manifeste par l’acte qui fait que nous nous tournons vers quelques chose. C’est laconscience psychologique qui nous permet de nous rendre compte de ce qui se passe en nous ou en-dehors de nous, elle est un simple témoin qui révèle ce qui *est*, donc cette conscience énonce un jugement de fait. En ce sens elle est une proposition (*pourquoi employer le terme proposition ?*) qui attribue une ou plusieurs caractéristiques à une réalité. Par exemple : le ciel est gris et orageux.

D’autre part, la conscience nous offre la faculté d’étudier notre manière d’être au monde, elle nous permet de mesurer les implications des actes réalisés par notre être sur lui-même, sur autrui et sur le monde. Cette seconde forme de la conscience est la conscience morale, et elle se manifeste au travers des jugements moraux.

La conscience morale apparaît ainsi comme un juge, qui contrôle voire qui rectifie notre attitude spontanée. La conscience morale induit une attitude de réflexion qui nous permet de répondre de nos actes et de nous en sentir responsable. Dans l’histoire de la philosophie, la conscience a d’abord été entendue sous son aspect morale. C’est en tout cas ce que met en valeur la démarche de Socrate (470-399 avant.J-C).

*Apologie de Socrate*, Platon

Cet extrait de *l’Apologie de Socrate* est une critique du comportement social des Athéniens. Au travers de cette critique, Socrate invite surtout ses juges à réfléchir au sens de leurs intérêts et de leurs priorités morales.

Le 1er mouvement du texte (l.1 à 10) constitue la présentation des causes de la condamnation de Socrate. Socrate est accusé de corrompre ses interlocuteurs en philosophant. Le verbe « examiner » sous-entend un des procédés de Socrate.

Socrate posait des questions apparemment simples à des individus qui étaient sûrs de leur savoir, et ceux-ci se moquaient de la naïveté de Socrate (cf : *Le Ménon*). Cependant, Socrate finissait toujours par les embarrasser avec ses questions, par les troubler en les mettant face à leurs incohérences et à leur ignorance. Socrate cherche toujours à déplacer ses interlocuteurs jusqu’à qu’il rencontre une aporie. Il emploie pour ce faire ce que l’on appelle « l’ironie », un procédé qui consiste à interroger autrui en simulant l’ignorance, jusqu’à ce qu’il découvre, par lui-même, sa prétention à connaître faussement.

Ces questionnements successifs déstabilisent les interlocuteurs de Socrate. L’ironie doit donc permettre à l’interlocuteur de se libérer de ses opinions. Grâce à l’ironie et à l’aporie, Socrate rend possible un éveil critique de la pensée. Le terme critique vient du grec *krinein* qui signifie trier, discerner. Une pensée critique est donc une pensée qui trie, qui nuance, qui discerne rigoureusement les concepts, afin de ne pas en tirer des conclusions conceptuelles et pratique erronées.

L’esprit critique consiste donc à vérifier la légitimité d’une conception ou d’un comportement, en établissant des distinctions conceptuelles.

D’autre part, Socrate cherche aussi à faire prendre conscience à ses interlocuteurs, lorsqu’ils sont de bonne foi, qu’ils portent en eux certaines connaissances, mais, sans le savoir, parce qu’ils ne se sont jamais interrogés. Par le dialogue, Socrate se contente de faire naître leurs idées, il cherche à ce que ses interlocuteurs soient eux-mêmes producteurs de leur propre réflexion. Ce procédé qui permet l’accouchement des esprits, des idées, se nomme la maïeutique (littéralement l’art de faire naître des idées). Apprendre, pour Socrate, ce n’est pas seulement recevoir des connaissances toutes prêtes, mais c’est aussi effectuer un retour à soi, pour découvrir en soi-même ce que l’on cherche.

Dans l’*Apologie de Socrate*¸ Socrate déclare qu’il obéira « au dieu » plutôt qu’aux juges d’Athènes. Socrate est donc aussi accusé de ne pas reconnaître les Dieux de la cité, et de les remplacer par de nouvelles divinités. En réalité, Socrate n’est pas athée, il croit simplement en l’existence d’une voix qui le guide, qui l’inspire dans ses recherches et qu’il appelle son *daïmon*, littéralement, un démon, un génie, un intermédiaire entre les dieux et les hommes, une forme d’intuition, « qui détourne toujours (Socrate) de ce qu’(il) doit faire », « qui jamais ne (le) pousse à l’action ».

Dans le dernier paragraphe de l’extrait, ce qui est sous-entendu, c’est précisément l’utilité morale et politique de la méthode socratique (ironie et maïeutique), qui conduit chacun à être aussi conscient que possible de la raison d’être de ses activités, car, dans le cas contraire, lorsqu’ils ne savent pas ce qui les animent, le comportement des Athéniens devient une menace pour la cohésion de la cité (cf : le citoyen égoïstement avide de pouvoir et d’argent). Vue sous cet angle, la philosophie semble aller de pair avec la vie citoyenne. Cependant, le questionnement systématique des raisons d’être de nos actions, peut également entrer en conflit avec les intérêts de la cité, c’est d’ailleurs pour cette même raison, que Socrate sera condamné par les juges d’Athènes à boire la cigüe. Ses enseignements et sa méthode philosophique, contrevenaient aux intérêts politiques des dirigeants de la cité, puisqu’ils incitaient les citoyens à remettre en question certains des principes, notamment religieux, qui garantissaient l’unité de la Cité et de son peuple.

Dans le troisième paragraphe du premier texte, Socrate réaffirme sa mission (ce qu’il a conscience d’avoir à accomplir). Socrate invite chacun à relativiser ses intérêts, afin de les distinguer d’une tâche essentielle, apprendre à se connaître. Cet objectif est d’ailleurs inscrit dans le marbre d’une inscription du temple de Delphes, dont Socrate s’inspire directement : « *Connais-toi*, *toi-même* ». Se connaître soi-même, pour Socrate, c’est connaître ce qui nous caractérise, c’est-à-dire une conscience à la fois pensante et parlante. Se connaître soi-même c’est en ce sens, prendre conscience de ce qui nous anime, et identifier ce que nous avons pris à tort comme nous correspondant. Se connaître soi-même, c’est prendre conscience d’une série de troubles qui nuisent à notre autonomie. Cette connaissance de soi, c’est ce en quoi consiste « la vertu ». Etymologiquement, la vertu consiste en ce qu’une chose accomplisse pleinement sa fonction, dans le cadre du texte, la vertu consiste donc en ce que nous accomplissions pleinement la fonction du *logos*, de la parole.

En conclusion, Socrate veut faire comprendre à ses juges, que notre vie appelle à un examen, une prise de conscience ; il les ouvre à une autre vision de l’existence et de la hiérarchie.

*Existe-il une notion semblable à celle du « moi pur » chez Socrate ?*

Il est essentiel de comprendre que pour Socrate, il n’existe pas de « moi pur », les individus ont une forme de singularité dans leur mode d’être, leur *daïmon* s’exprime singulièrement, mais les grands principes de vertu vers lesquels ce *daïmon* est censé mener les hommes, reposent en puissance et identiquement, dans l’âme de tous les hommes. Il faut également comprendre, que pour les Grecs, les hommes sont des citoyens avant d’être des individus.

B. Les différents niveaux / degrés de conscience :

Ces niveaux de conscience correspondent à la clarté plus ou moins grande avec laquelle nous pouvons prendre connaissance d’une situation. La conscience est un phénomène vital, c’est-à-dire qu’elle accompagne la sensibilité et la mémoire ; elle existe donc sous des formes très variées, depuis ses formes les plus rudimentaires jusqu’à ses formes les plus élaborées.

La conscience spontanée a besoin d’habitudes. L’habitude est un comportement stable, qui est acquis par la répétition et/ou par l’entrainement, ce qui engendre un certain mécanisme. A première vue, l’habitude apparaît donc plutôt négativement. Nous allons toutefois distinguer deux sens de l’habitude, un sens positif et un sens négatif. En un sens positif, l’habitude permet la maîtrise aussi parfaite que possible d’un comportement ou d’un geste. Sous cet angle, notre conscience est productrice d’habitudes, parce qu’elle recherche la régularité, la familiarité. Certaines habitudes peuvent être toutefois considérées comme négatives, à cause des automatismes qu’elles engendrent. Notre conscience est parfois endormie parce qu’elle est habituée à certaines exigences pratiques. Cependant, il existe aussi des automatismes mentaux, intellectuels qui viennent de la culture, de l’apprentissage ou de l’éducation.

L’allégorie de la caverne, Platon

Explication de l’allégorie :

(voire polycopié)

Il existe un troisième niveau de conscience, en plus de la conscience passive et de la conscience spontanée, la conscience réfléchie. Le terme réflexion vient du latin *reflexio* qui signifie se tourner en arrière. Conformément au sens littéral, la réflexion désigne donc le retour qu’effectue la pensée sur elle-même, sur ses états (émotions, désirs etc.), afin d’examiner, d’analyser, ce qui a été vécu. C’est également cette conscience réfléchie, qui permet d’établir une distance, un recul, par rapport à ce qui a été vécu spontanément, immédiatement. Ainsi, la conscience réfléchie est productrice de sentiment[[2]](#footnote-2) et de rationalité[[3]](#footnote-3). D’autre part, grâce à la conscience réfléchie, le sujet a la capacité de se percevoir, de s’examiner lui-même, et de s’interroger sur le sens de son existence. La conscience réfléchie apparaît ainsi comme un centre d’auto-contrôle, comme un principe d’organisation de nos actions. C’est ce degré de conscience qui caractérise l’homme, et qui lui donne sa spécificité par rapport au reste du monde vivant.

II. La nature de la conscience et sa liaison intrinsèque avec la pensée :

Remarque générale :

Nous allons distinguer la pensée au sens large et la pensée au sens restrient du terme.

Au sens large, la pensée contient le souvenir, la sensation, l’émotion, et toutes les stratégies instinctives, d’adaptation, et par conséquent intelligentes.

Le sens restreint de la pensée est spécifiquement humain, il consiste à réfléchir, à critiquer, à analyser, à juger, à former des concepts.

Descartes écrivait dans la *seconde méditation métaphysique* : « je suis une chose qui pense, c’est-à-dire qui doute, qui affirme, qui nie, qui connait, qui ignore, qui aime, qui hait, qui veux, qui ne veux pas, qui imagine aussi et qui sent ».

Lorsque Descartes écrit qu’il « affirme » ou qu’il « nie », il s’agit d’un jugement. Cependant, la proposition qui constitue le jugement doit être fondée, justifiée, rationnellement, là où certains jugements ne sont que des proposition fausses ou imaginaires. Penser, au sens restreint du terme, c’est ne pas accepter la réalité telle qu’elle se donne à nous spontanément. Ce qui signifie que penser passe toujours par une remise en cause voire une négation des certitudes non fondées. C’est en ce sens qu’il faut comprendre la démarche de Descartes, qui se demande comment se servir de notre raison pour parvenir à des certitudes justes.

a) Les origines de la prise de conscience philosophique chez Descartes (1596-1650) :

Descartes va donner une signification nouvelle au terme de conscience, avant lui, la conscience était toujours entendue en son sens moral (cf : *Apologie de Socrate*). Avec Descartes, la conscience devient la saisie immédiate de la pensée par elle-même (je pense et je sais que je pense). Il faut toutefois replacer cette analyse nouvelle sur la conscience dans le contexte philosophique et scientifique du XVIIème siècle. C’est l’époque de la représentation mathématique et physique de l’univers. Cette nouvelle représentation s’oppose à celle que les hommes avaient de l’univers dans l’Antiquité (et qui a perduré jusqu’à la fin du Moyen Âge). Dans l’Antiquité, on trouve deux conceptions de l’univers :

- une conception métaphysique, qui n’est ni vraie, ni fausse, qui est en dehors du domaine de la raison, qui est de l’ordre de la croyance. Les Grecs anciens, notamment, conçoivent l’univers comme une totalité bien ordonnée, dans laquelle chaque réalité naturelle a sa place, sa fonction, sa raison d’être. Rien de ce qui est naturel n’est l’effet du hasard. Cette totalité bien ordonnée c’est le *cosmos* (littéralement, l’ordre).

- une conception pseudo-scientifique, le géocentrisme, soutenue par Aristote au IVème siècle avant J.C, mais aussi par Ptolémée (IIème siècle avant J.C). Cependant, le géocentrisme est bouleversé par les travaux de Copernic au XVIème siècle, ainsi que par les travaux de Galilée au XVIIème. Ces deux astronomes démontrent la fausseté du modèle géocentrique, et présentent à la place un nouveau paradigme, un nouveau modèle héliocentrique. Le modèle héliocentrique est considéré comme hérétique par l’Eglise, car il ne place pas la Terre au centre de l’univers. Galilée sera donc contraint de rétracter ses travaux et sera assigné à Résidence à Rome. Toutefois, un autre scientifique audacieux de l’époque, Giorgiano Bruno sera brûlé vif sur le bucher pour avoir soutenu que l’univers était infini. Galilée développe la physique moderne, il démontre que l’on ne peut connaître la nature qu’en lui appliquant les mathématiques.

Dans *L’Essayeur* (1623), Galilée écrit : « La nature est un livre écrit en langage mathématique, dont les lettres sont des triangles, des cercles, et d’autres figures géométriques ». Descartes se situe dans la même représentation de l’univers, il démontre ainsi l’importance du sujet connaissant. Ce qui est réfuté du modèle géocentrique par Descartes, c’est à la fois la nature de l’univers, la place de l’homme dans celui-ci, et la nature même de l’homme.

L’univers n’est plus compris comme un être vivant et parfait, mais comme un mécanisme, c’est-à-dire que l’on pense la nature sur le modèle de la machine, on la réduit à un simple rapport de cause à effet ; on en fait donc un objet de connaissances, et non plus un sujet indépendant et qualitativement différencié d’un point de vue ontologique. Les conséquences de cette transformation affectent la conception de la nature, la conception du corps, et par extension la conception de l’homme (qui est alors considéré comme l’unique sujet).

Blaise Pascal, *Les Pensées*, 198-693

Selon Pascal, la conception antique du cosmos donnait à l’homme des points de repères, quant à sa place et à sa finalité dans le monde. Au contraire, la conception moderne de l’univers ne dit plus rien à ce sujet. C’est pourquoi, la conscience va se recentrer sur elle-même, afin de s’interroger sur ses possibilités de connaissances (les anciennes étant bouleversé). Le problème de Descartes (qui tend à répondre au trouble existentiel que décrit Pascal) sera donc de fonder la connaissance sur une base certaine, qui puisse servir de référence à toutes les autres. Cette entreprise de Descartes s’effectue par une méthode particulière, la méditation.

b) Descartes et le travail de la conscience sur elle-même

La méditation est une retraite spirituelle dans laquelle la conscience s’isole, se replie sur elle-même, pour se distancier de l’agitation dans laquelle elle est spontanément baignée. Plus précisément, il s’agit d’une réflexion longue, d’un exercice répété pendant un certain temps, en vue d’un but particulier. Chez Descartes, ce but consiste à tout remettre en cause, afin de savoir s’il est possible de découvrir une connaissance certaine. Descartes écrivait ainsi : « j’avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, de façon qu’il me fallait entreprendre sérieusement, une fois dans la vie, de me défaire de tous les opinions, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences ». Selon cette citation, la méditation apparait donc comme un exercice qui cherche avant tout à provoquer un changement d’attitude. Ce changement d’attitude n’est cependant pas instantané, il se fait dans et par le temps, au fût et à mesure de la méditation.

Descartes va exclure momentanément toute réalité (aussi bien les sentiments, les opinions, les idées), tant qu’elle n’est pas fondée sur la base certaine qu’il recherche. L’instrument de cette démarche d’exclusion, c’est le doute. Descartes va « suspendre son jugement ».

Descartes, *Méditations métaphysiques, Première méditation*

Explication du texte 1 :

(voir polycopié)

Rapport entre le texte 2 et la notion de vérité :

Descartes s’interroge sur l’origine de nos productions scientifiques, de nos productions intellectuelles. La question qui commande implicitement le texte est la suivante : qui nous garantit la fiabilité de notre esprit, et d’où nous viennent ses vérités ? Par qui et comment nous ont-elles été transmises ? Ce que Descartes soutient, c’est que les mathématiques présentent une évidence rationnelle qui s’impose à nous, mais sans jamais avoir été remise en question. Cela ne signifie pas pour autant qu’il est impossible d’en douter, auquel cas nous sommes dans le domaine de la persuasion. Descartes écrit ainsi : « la science est la persuasion qui vient d’une raison si forte qu’aucune plus forte ne peut jamais l’ébranler ». Dans cet extrait de la *Première méditation*, Descartes pose donc implicitement la question du fondement de la vérité (littéralement ce qui permet à la connaissance de s’asseoir solidement). Dans cette perceptive, il faut même douter de la vérité des sciences, l’interrogation devient métaphysique, on va au-delà de la certitude sensible, et au-delà de la certitude scientifique. C’est ce qui justifie l’argument d’un dieu trompeur. Cette hypothèse du dieu trompeur permet de fortifier le doute, de l’étendre à des données inhabituelles. Nous ignorons toujours à ce stade l’origine de notre pensée. Cette généralisation du doute qu’initie Descartes, est en l’occurrence marqué par la répétition de l’adverbe « aucun ». Le doute prend ici un aspect hyperbolique, exagéré, poussé à l’extrême, qui s’exprime sous la forme de la négation. Cette hyperbole tend naturellement à souligner la vulnérabilité de nos certitudes.

En conclusion, nous devons remarquer que les vérités rationnelles doivent elles aussi être examinées, par ce que dans le cas contraire, elles conduisent à adopter une attitude irréfléchie, qui consisterait à croire aveuglément dans le pouvoir de l’écrit.

Rapport entre le texte 3 et la notion de vérité :

Nous pouvons dire que le doute absolu, le doute sur tout, atteint son paroxysme avec l’hypothèse du malin/mauvais génie, que l’on peut entendre comme une toute puissance perverse, capable de nous engloutir dans l’incertitude et l’illusion totales. Cette hypothèse (celle du malin génie) a ici une triple fonction qui correspond aux trois paragraphes. Dans le premier paragraphe, cette hypothèse permet de répondre à l’idée de « Dieu trompeur », Dieu y est défini comme un principe de bonté et de toute puissance, et pour cette raison, il ne pourrait pas enfermer l’homme dans l’illusion, dans une illusion définitive.

Dans le deuxième paragraphe, l’hypothèse du malin génie permet d’universaliser le doute, elle permet de douter de tout, et plus spécifiquement de tout ce qui est sensible. Descartes veut montrer que nous avons une habitude à croire, qui peut graver dans notre esprit un certain nombre de préjugés. L’hypothèse du malin génie correspond donc aussi aux mauvaises habitudes que nous avons prises depuis notre enfance, et avec lesquels nous devons rompre. Descartes sous-entend donc que notre esprit est occupé par des opinions, et que la vérité n’a pas un poids suffisant pour s’imposer face à eux. Il apparait ainsi comme nécessaire d’établir un traitement particulier pour dompter les opinions, et c’est pourquoi, on va ici au-delà du doute, on nie (accumulation de l’adverbe « point »).

Dans le troisième paragraphe, l’hypothèse du malin génie ouvre sur un constat : la conscience éprouve en elle-même, une capacité de résister. Même s’il n’y a aucune connaissance vraie, il dépend de moi de ne pas être trompé. Notre capacité d’accepter ou de refuser apparaît infinie, ce qui souligne le cœur de toute pensée de pouvoir examiner, critiquer, distinguer, nier. Cette capacité constitue le fondement de l’autonomie de la pensée. Au-delà de nos connaissances, qu’elles soient empiriques[[4]](#footnote-4) ou rationnelles, il y a un esprit libre, qui découvre qu’il n’est jamais tenu de céder à qui que ce soit ou à quoi que ce soit, car il peut s’approprier ses pensées en les examinant.

Explication du quatrième texte :

Alors que tout semble engloutit par le doute, l’hypothèse du malin génie permet paradoxalement de sortir du doute et de découvrir la première vérité recherchée. Descartes prouve son existence comme être pensant par le doute, parce que, même si tout est incertain, même si mon existence est un songe, il faut bien que j’existe pour penser cette éventualité. Lorsque Descartes considère que la vérité « je pense donc que je suis » est un principe, il entend le mot « principe » au sens littéral (*Princeps* ce qui est premier). On va donc remarquer à partir du sens littéral que la pensée est posée comme base et comme point de départ, elle ne repose sur aucune autre vérité, et l’on peut ainsi fonder la connaissance sur elle. Dans l’assertion « je pense donc que je suis », et ce malgré la présence de la conjonction de coordination « donc », il ne s’agit pas ici d’une déduction, mais d’une intuition intellectuelle (en ce sens qu’elle n’a lieu qu’au sein de l’esprit du sujet). Cette intuition pour Descartes, c’est donc le critère de la vérité.

Lorsque Descartes évoque « les plus extravagantes suppositions des sceptiques », il fait référence à un mouvement philosophique du IIIème siècle avant-JC, le scepticisme. Littéralement, en grec, *sképtomai* signifie examiner, observer. La figure de proue du scepticisme est Pyrrhon, et il est important de comprendre que les sceptiques établissent un doute permanent et universel. Il ne faut cependant pas juger cette attitude comme une attitude stérile, les sceptiques doutent car ils considèrent qu’il n’est pas possible de connaître objectivement les choses et les phénomènes ; ils considèrent qu’il n’est pas possible de connaître l’essence même des choses. Selon les sceptiques, ce que nous découvrons est toujours inséparable de notre point de vue, relatif à nous. Les sceptiques considèrent ainsi que la raison humaine est confrontée à de nombreuses contradictions (entre les opinions que l’on a d’une chose et la chose elle-même, entre l’opinion et l’essence, entre la raison et nos sens). Pour ne pas se laisser dominer par ces contradictions, les sceptiques souhaitent suspendre leur jugement (l’épochè). Pour toutes ces raisons, les sceptiques nous incitent à prendre conscience des limites de notre esprit, afin d’éviter les querelles inutiles, et surtout afin d’atteindre l’ataraxie. Là où les Stoïciens cherchent à atteindre l’ataraxie en établissant une distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous, les sceptiques cherchent à l’atteindre par l’épochè.

Dans l’histoire de la philosophie, le scepticisme a toujours été jugé sévèrement. Pourtant, le scepticisme semble être un puissant rempart contre le dogmatisme, contre les certitudes absolues. En ce sens, le scepticisme a donc une vertueuse portée morale. La suspension du jugement est alors un remède ; et les Sceptiques disent eux-mêmes être des chercheurs. Or, Descartes prétend se distinguer des Sceptiques car son doute n’est qu’un instrument, un moyen pour parvenir à une certitude. Son doute est provisoire puisque son projet, rappelons-le, est de construire sur des bases solides.

Déduction de cette démarche :

Le doute a produit l’effondrement des certitudes, mais il a permis de reconquérir une certitude, unique, plus haute. C’est celle de l’existence de mon être comme sujet pensant. Cependant, cette certitude est à la fois très ténue, fragile (c’est la mienne et celle de personne d’autre, elle est limitée dans le temps) ; et pourtant, elle est absolument inébranlable au moment même où je l’affirme. De ceci, Descartes va déduire que la pensée est transparente à elle-même, c’est-à-dire qu’elle m’est toujours accessible ; et donc ce qui échappe à la conscience est exclu de la pensée. C’est en ce sens que Descartes écrit dans ses *Réponses aux secondes objections des Méditations Métaphysiques*.: « Par le nom de pensée, je comprends tout ce qui est tellement en nous que nous en sommes immédiatement connaissant (*conscii* en latin) ».

Objection possible : N’y-a-t-il pas des pensées qui échappent au contrôle de la conscience ?

Conclusion générale sur la notion de conscience :

La conscience constitue d’abord la condition qui rend possible l’exercice de la pensée. C’est un « espace » qui donne accès à l’examen, au doute, à la réflexion. Et c’est grâce à elle que l’homme est conduit à exploiter ses potentialités qui en font un être doué de raison (vient de *ratio*, qui signifie calculer). Parce qu’elle lui permet de s’arracher à l’ignorance, comme l’illustre l’étymologie, et pace qu’elle lui permet de prendre ses distances avec de multiples conditionnements. Ce qui signifie que, par sa conscience, l’homme est perfectible (cf : Rousseau), c’est-à dire qu’il possède une aptitude à se transformer ; il n’est pas rivé à une adaptation statique.

Pour toutes ces raisons, la conscience apparaît comme l’instrument de la liberté. Car grâce à sa conscience, l’homme crée un certain ordre qu’il impose tant au monde qu’à lui-même. C’est la culture, c’est-à-dire l’ensemble des productions que l’homme ajoute à la nature.

Cet ordre est donc la manifestation du pouvoir de la conscience.

Néanmoins ce pouvoir est-il total ? Car notre conscience expérimente des zones d’ombre, en elle ou en dehors d’elle (elle est sélective et perçoit ce qui est lié aux intérêts du moment ; elle ne saisit que ce que sa propre constitution lui permet de découvrir et de comprendre). Autrement dit, elle est confrontée à ses limites. Et elle l’est d’autant plus qu’elle ne peut jamais se rendre totalement maître de son pôle apparemment antithétique et pourtant complémentaire qui est l’inconscient.

Etymologies et définitions :

Objet : étymologiquement, un objet, c’est ce que nous plaçons devant nous, ce que nous jetons devant nous. L’objet ne relève pas forcément de la matière, on peut poser quelque chose devant nous, aussi bien physiquement que mentalement.

Passion : du latin *patior*, qui signifie subir, supporter, souffrir.

Sentiment : le sentiment est une forme supérieure de l’affectivité, c’est une construction, qui passe par la réflexion. C’est dans et par le temps, que le sentiment se construit, s’éprouve.

Ataraxie : étymologiquement, c’est une absence de troubles, qui découle d’une parfaite distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. A ce titre, c’est une condition essentielle du bonheur pour les Stoïciens.

Attirance : détonateur d’un sentiment, qui provient de notre inconscient et qui ne dépend pas de nous.

La représentation : la représentation c’est le fait de se présenter les choses à l’esprit, sous une forme qui n’est pas celle de leur apparition immédiate, de leur première expérience sensible.

Un jugement de fait : c’est un jugement objectif, qui se contente de constater la réalité telle qu’elle est (en partant du principe qu’il existe une réalité objective du point de vue de l’expérience humaine).

Un jugement de valeur : c’est un jugement subjectif, dépendant des conceptions idéalistes de nos biais idéologiques, culturels et religieux. Il consiste à évaluer l’intérêt et la qualité de ce qui est, au regard de son degré de proximité avec notre représentation idéale de la réalité, avec notre conception de ce qui *doit être*.

Valeur : une valeur c’est ce qui est jugé précieux, digne d’estime au plus haut point, et qui pour cette même raison est premier dans notre existence, la commande. Elle est en ce sens un principe, un idéal auquel l’homme inspire et qui est hautement influencé par son milieu socio-culturel d’origine.

Aporie : vient du grec *aporos*, qui signifie l’impasse. Une aporie est un état d’incertitude fécond qui libère notre esprit de ses opinions, en le mettant face à un obstacle logique insurmontable.

Opinion : de façon générale, l’opinion est un point de vue ou une façon de penser qui n’a pas été examiné, dont la valeur n’a pas été vérifiée. Sous cet angle-là, l’opinion risque fort d’apparaître comme un préjugé, une idée reçue, qui relève plus de nos émotions et de nos sentiments que de notre raison.

En philosophie, l’opinion, c’est la *doxa* (vient de *dokein,* paraitre), c’est ce qui apparait comme vrai, c’est ce qui nous dispense de réfléchir, c’est ce qui nous donne l’impression de posséder la vérité, c’est ce qui va à l’encontre du dialogue (dialogue vient du grec *logos*, qui désigne la parole et la raison, le dialogue est un échange de paroles raisonnées).

La vérité : la vérité est une proposition ou une phrase qui implique un accord juste entre notre pensée et la réalité. Nous pouvons aussi entendre la vérité au sens moral, soit au sens de l’honnêteté.

L’âme : vient du latin *anima*, qui signifie le souffle, ce qui nous anime.

L’intuition : vient du latin *in tueri* qui signifie voir dans, à l’intérieur. L’intuition c’est une connaissance directe, immédiate, elle ne passe pas par le raisonnement, par la réflexion.

La vertu : (définition intégrée à la trace écrite du cours)

L’autonomie : le mot « autonomie » vient du grec *autos* qui signifie « soi-même », et du grec *nomos* qui signifie la loi. L’autonomie, c’est le fait de se gouverner soi-même, de vivre selon ses propres principes, selon ceux que nous avons choisi. Vivre en autonomie, ce n’est pas pour autant succomber à ses désirs, lorsque l’on vit en autonomie, la loi que l’on s’impose doit nous aider à rechercher ce qui est bon, et non pas à rechercher ce qui est agréable. L’autonomie doit donc concourir à l’accomplissement de notre volonté, et non pas nous encourager à succomber à nos désirs. Rappelons d’ailleurs qu’une volonté, c’est un désir rationnalisé.

En bref, l’autonomie consiste à prendre sa réflexion critique pour guide, afin de ne pas subir la pression imposée par les pensées des autres et nos intérêts subjectifs (nos désirs, nos craintes, nos émotions et nos sentiments).

L’éducation : l’éducation, dont le sens littéral signifie conduire au dehors de (*ex ducere* en latin), est une conduite, une action méthodique qui vise, par un apprentissage, à développer les aptitudes (physique, intellectuelle, morale) d’un individu afin qu’il devienne autonome. L’éducation arrache l’individu à l’inertie, à la passivité, à la friche desquelles il serait prisonnier si elle ne venait à l’en extraire.

Concept : étymologiquement, le terme « concept » signifie prendre ensemble. C’est une idée générale et abstraite, qui regroupe les caractéristiques principales et communes à toutes les réalités appartenant à la même catégorie.

Le doute : étymologiquement, le terme « doute » vient du latin *dubitare*, qui signifie hésiter, balancer, mais aussi examiner. En ce sens, le doute n’est donc pas seulement l’expression de l’incertitude de l’esprit, mais, il peut provenir également d’une décision volontaire de l’esprit de remettre en cause, afin de ne pas se prononcer sans savoir. C’est d’ailleurs en ce dernier sens qu’il faut comprendre la démarche de Descartes.

Culture : l’ensemble des productions que l’homme ajoute à la nature.

1. *L’usage du terme « accompagner » est assez maladroi*t, *au sens où il est difficile de parler de la conscience comme d’une connaissance qui accompagne nos expériences, sachant que nos expériences dépendent de notre conscience et que nous établissons des connaissances à partir de notre expérience du monde.* [↑](#footnote-ref-1)
2. Forme supérieure de l’affectivité, par laquelle nous donnons une valeur au monde. [↑](#footnote-ref-2)
3. Vient du latin *ratio*, qui signifie le calcul, le compte. La rationalité désigne tout ce qui est en rapport avec l’exercice de la raison (exercice de la réflexion, distinction du bien et du mal, du juste et de l’injuste etc.). [↑](#footnote-ref-3)
4. Vient de l’adjectif grec *empeirikos*, qui désigne ce « qui se dirige par l’expérience ». [↑](#footnote-ref-4)